Correspondance

REPLIQUE A MR. FRENCHMAN

M. le Rédacteur

Un petit espace, s'il vous plaît, en réponse à Mr. Frenchman.

Foudre d'éloquence ! Impitoyable dieu qui inspire la muse de "Frenchman," qui descendant du Parnasse, comme une avalanche d'invectives grossières, s'est laissé choir dans les colonnes de l'Examiner de Charlottetown du 4 novembre, contre le correspondant de l'IMPARTIAL qui signe Petit François.

Ayant attendu depuis pour la défense du correspondant de l'IMPARTIAL, je me suis dis : Comme "Frenchman" s'est—comme le loup de la fâble—affublé de la peau de l'agneau, en se cachant dans les colonnes d'un journal qui a très peu d'abonnés à la campagne, il peut se faire que Petit François n'a pas eu l'honneur de lire le chef—d'œuvre d'éloquence sorti de la plume du scribe de l'Examiner. Comme il me semble qu'il serait douloureux de ne pas dire un mot à Frenchman sur son célèbre article. "A mean attack," je vais donc hasarder quelques pensées au risque de me faire pulvériser.

O tempora ! O difficiles nugae ! Le griffonneur de la feuille de Charlottetown, dans ses laborieux efforts, n'a enfanté que bêtises et bagatelles. C'est la montagne en travail donnant le jour à une souris ! . . . . En disant, Mr. Frenchman, que l'article de Petit François blesse la société acadienne, vous faites de faux avancés, et parlez "ab hoc et ab hac ;" car personne ne s'est trouvé blessé que les créatures qui appartiennent à la combinaison, dont Frenchman fait sans doute parti.

Un triste essai, dites-vous, que fait Petit François à imiter le langage des français illétrés. Je crois, moi, que l'essai a très bien réussi, mieux, j'oserais dire, que l'essai que fait son adversaire à "mimiquer" un langage emprunté, faute de pouvoir s'exprimer dans la langue que sa mère lui a léguée, ou bien qu'il renie et a honte de la parler. Pauvre Frenchman, quand on en est rendu à ce point, on ne devrait pas s'afficher en public et parler "ex cathedra" comme vous avez la hardiesse de le faire.

Les instituteurs français, dites-vous, "ne sont pas injustement traités . en vérité plusieurs peuvent attester, qu'en égard de leur zèle, le Bureau d'Education a jugé à propos, en maintes occasions, de dévier de la règle générale, etc." Ah ! voilà de sublimes paroles que vous énoncez, et il est regrettable que vous soyez allé ensevelir une si belle pensée dans un amas d'annonces du journal dont vous vous êtes servi. Et encore, si vos avancés étaient réellement véridiques ? Car si tel a été le cas, ces faveurs n'ont été accordées qu'à des partisans ; et encore ces instituteurs fortunés n'ont nullement d'hommages à offrir aux autorités, puisque celles-ci ne dispensaient que des deniers que les Acadiens, aussi bien que leurs compatriotes d'origine anglais paient annuellement, d'une manière ou d'une autre, au trésor public.

Vous avancez que Petit François a émis l'idée que le gouvernement retranchait le salaire des instituteurs pour augmenter le salaire du surintendant. Selon moi, rien n'est plus faux qu'une telle interprétation de votre part. Sous ce rapport je ne vois rien qu'ait dit le correspondant de l'IMPARTIAL qui aille à justifier votre avancé. Si vous comprenez ce que vous lisez, prenez de nouveau la peine de lire "Our Ecoles Françaises," et vous verrez que votre idée est dénuée de vérité et veuve de charité. Mais, que dis-je ? Peut-on s'attendre à autre chose de la part d'un ndividu du calibre de Frenchman ? C'est comme me disait un homme qui en sait quelque chose : If he is a Frenchman, he is a——poor one, I assure you. Et j'ose le croire.

Si Petit François est instituteur comme vous dites et qu'il se soit plaint de la conduite du Bureau d'Education et du gouvernement, c'est qu'il était dans son droit, je n'en doute pas ; et il n'y a pas de doute que si Frenchman eut été servi tel que lui, il se serait également récrié. Mais il semble que tant que Mr. Frenchman sera bien rémunéré, lui, il s'occupe fort peu du traitement des autres.

C'est abominble dites-vous, "de parler de paresse." "Nos instituteurs français ont toujours apprécié ses tendres paroles, et ses soins tout particuliers ainsi que son énergie. Oui, M. le surintendant, comme Principal du collège Prince de Galles, a travaillé, mais non outre mesure, à l'éducation de nos jeunes hommes ; mais ne semble-t-il pas qu'il était bien rémunéré avec un salaire de $1,200, sans compter le chauffage et un logement princier pour lui et sa famille ? Depuis qu'il est devenu surintendant d'Education, n'est-il pas vrai qu'il a un salaire annuel de $1,500, et que le gouvernement lui accorde un clerc au montant de $800 par an, pour exécuter l'ouvrage qu'il peut y avoir à faire dans ce département ? Pourquoi donc monsieur reçoit-il ce haut salaire s'il n'exécute pas lui-même l'ouvrage qui est à sa charge ? Est-il seulement placé, dans cette position pour commander ? Oh ! alors c'est une tactique très peu économique ; et il n'est pas étonnant que la province se trouve à la veille de faire faillite :

Mr. Frenchman apporte à l'appui de sa thèse : "nos belles écoles, nos cours de jeux et même jusqu'aux vacances d'été, et dit que nos instituteurs français sont plus fortunés sous ce rapport que leurs confrères de race anglaise." Assurément, Mr. Frenchman, vous avez écrit ces mots "curente calamo" ? Avez-vous pensez à ce que vous disiez lorsque vous écriviez cela ? Si vous y pensiez, oh alors ! on peut vite juger que vous êtes très ignorant de nous règlements d'écoles, ou bien que vous êtes disposé à sacrifier vos connaissances, votre nationalité, votre honneur, votre âme même—le don le plus précieux que Dieu a conféré à l'homme—pour supporter une cause où vous croyez y trouver quelques avantages personnels. Pleurez mes yeux, mes triste yeux, à la vue d'un tel état de chose !

Oui, laissez-moi vous le dire. Si, aujourd'hui, nous avons de belles écoles, de belles cours de jeux ; que nos instituteurs français reçoivent plus d'encouragement des contribuables, sous le rapport financier que leurs confrères de race anglaise, c'est aux généreux efforts de nos braves Acadiens qu'ils le doivent, ce qui démontre jusqu'à l'évidence que les Acadiens savent apprécier l'éducation à sa juste valeur et qu'ils sont disposés à seconder les efforts incessants des maîtres et maîtresses acadiens qui dirigent leurs enfants dans nos écoles.

Si Voltaire a menti et qu'il en est resté quelque chose, comme vous le dites, il n'en sera pas ainsi de vos insinuations mensongères, Mr. Frenchman. Nos Acadiens ont assez d'intelligence pour voir que vous mentez pour vous faire flatter. Et encore, vous avez honte de vous montrer tel que vous êtes. Vous allez batailler à l'abri d'un drapeau qui vous est étranger. De quelque couleur que vous soyez, montrez-vous donc tel que vous êtes, et dites ou écrivez ce que votre coeur vous suggère à un organe qui est plus en rapport avec vous que ne peut l'être un journal anglais.

Vous regimbez parce que Petit François dit que notre population française ne reçoit pas justice, tant en éducation qu'en bien d'autre chose.

Voyons ce qui en est.

Premièrement :—Dans nos districts d'écoles acadiens, nous n'avons pas le nombre d'institutrices françaises requis pour remplir toutes les demandes, et dans plusieurs districts où il y a des écoles graduées, les commissaires sont contraints d'engager des instituteurs de 3me. classe comme assistants dans le département primaire. Ces instituteurs reçoivent-ils le plein salaire que leur garantit leur licence ? Non. On ne leur paie que le salaire qu'on accorde aux filles, et vous le savez très bien. Mr. Frenchman. Ainsi, sous ce rapport, lorsque vous entreprenez de justifier les autorités qui privent ainsi les instituteurs d'une partie de leur légitime salaire, vous supportez une cause qui est loin de vous faire honneur.

Deuxièmement :—N'est-il pas vrai que les candidats français qui ont subi leur examen pour licence de 1re. ou 2me. classe, cette année, n'ont pas été jugés sur le même pied que ceux de race anglaise ? Tout candidat français qui s'est trouvé sous le minimum de points pour la classe à laquelle il aspirait, n'a-t-il pas été jugé à recevoir une licence de 3me. classe, tandis que les candidats de nationalité anglaise qui se sont trouvés dans le même pétrin ont reçu le diplôme pour lequel il travaillaient ? Appelez-vous cela donner justice, Mr. Frenchman ?

Troisièmement. —N'est-il pas vrai qu'après la mort de feu le sénateur Arsenault, lorsqu'il a fallu le remplacer, cette possition qui de, droit appartenait à un des nôtres est encore passée à l'élément anglais et qu'on a eu la perfidie de crier que pas un acadien avait la compétence de remplir la position ?

Quatrièmement : N'est-il pas vrai qu'on a eu recours à toutes les intrigues imaginables pour empêcher la promotion de M. Stanislas Blanchard, un de nos Acadiens les plus en vue, à une position qu'il saurait remplir de manière à se faire honneur à lui-même, à ses nationaux et à la société en général ? Appelez-vous cela de la justice, Mr. Frenchman ?

Et que sais-je encore ? A quoi bon d'en divulguer davantage ? N'en est-ce pas assez pour démontrer que nos droits sont méconnus ? Et qui va les revendiquer, si nous ne les revendiquons nous-mêmes ? Serait-ce le scribe de l'Examiner, qui tout en voulant poser comme Acadien adopte un nom de plume anglais et hait trop sa nationalité pour faire imprimer ses belles pensées dans un journal français ? Oh ! triste état de chose que de voir quelqu'un des nôtres s'assimiler ainsi à un élément étranger pour se faire flatter.

Vous dites que Petit François n'est pas un véritable français. Pourtant, il est assez français pour se servir des colonnes d'un journal français lorsqu'il veut exprimer ses pensées. Oui, soyons sur nos gardes comme le disait l'article de fond de l'IMPARTIAL, il y a quelques semaines. En effet, soyons prudents, car il y a toujours des traîtres parmi nous et en vérité, Mr. Frenchman me paraît en être un du nombre.

Vous remerciant, d'avance, M. le Rédacteur, de l'espace que je vous demande dans vos colonnes, et en disant courage et au revoir à Mr. Frenchman, je me souscris.

Votre dévoué

UN ACADIEN

Charlottetown
Ce 23 Nov. 1901.

TOUT HOMME qui travaille dans les bois connait la valeur du Liniment de Kendrick. Ca ne peut pas avoir a la main aucun remède de plus grande valeur.

THE DELINEATOR

The Christmas number of The Delineator is about the first of the special Christmas issues. It is a beauty. The cover is a most artistic production showing a beautifully gowned woman, standing gracefully in a brilliantly lighted salon. Two charming love stories, one by Cyrus Townsend Brady, plenty of advice regarding Christmas Gifts, timely pointers on Cookery, Winter.time care of plants, all the fashions of the day interpreted into simple language, can be found in the Christmas number of The Delineator. It is a splendid magazine, satisfactory inside and out. There is no magazine for woman at present published that is more practical in all its pages. As a Xmas gift itself, it bears its own recommendation.

De Quarante à Cinquante Ans

ÉPOQUE CRITIQUE DE TRANSFORMATION.

La femme qui atteint la quarantaine est la fleur épanouie, l'arbre vigoureux qui a donné de riches fruits et qui se complait dans toute son éclosion. Elle est alors dans toute sa force, dans le complet triomphe de son développement physique, moral et intellectuel. Maîtresse du foyer, mère, épouse, elle a passé par toutes les joies et recueilli toutes les gloires, qui sont l'apanage de son sexe. Elle reçoit tous les égards, elle est l'objet de tout le respect de ceux qui l'entourent et qui admirent sa force physique, son caractère ferme, sa volonté sage, sa puissance de travail, sa vivacité d'action et son brillant développement.

Les poètes italiens appellent la jeunesse "le printemps de la vie," et la quarantaine en est "le bel automne" ; l'automne aux fruits mûrs, aux riches récoltes, aux blés dorés, aux vendanges succulentes et lourdement productives.

Y a-t-il rien de plus majestueux, de plus beau, qui montre mieux la relation intime de l'être humain au Créateur dont il est l'œuvre, que la vue d'une solide et saine matrone qui s'avance dans la splendeur d'un radieux automne, au milieu de l'admiration de tous ?

Au foyer familial, elle est un objet de vénération pour ceux au soin desquels elle se dévoue avec l'admirable vigueur de sa constitution arrivée à son plein développement, de sa charpente solidement établie, de ses sens parfaitement maîtres d'eux-mêmes et soumis à sa complète direction.

Et pourtant, en présence de ce magnifique tableau, il ne faut pas oublier que le moment critique est bien proche, et que l'hiver, avec ses froidures, ses ruines, ses affres et ses chagrins, est bien près de ce merveilleux automne. Lorsque se couchera, au déclin du jour, le soleil qui a mûri tous ces beaux fruits, lorsque l'âpre bise qui succède aux brises bienfaisantes aura jeté son souffle funeste et taché de son haleine meurtrière toutes ces fleurs, il sera trop tard pour protéger ce qui sera resté exposé à ses coups et à ses rigueurs.

Voyez nos jardins, si pompeusement rayonnants aux jours d'octobre, et songez avec quel soin celui qui les garde, lorsque le calendrier marque l'approche des frimas, sans attendre que la gelée ait brûlé les feuilles, ait étouffé la sève, ait tué les germes, s'empresse d'entourer d'un chaud vêtement, de serrer en lieu sûr les plus délicates, et de protéger les tiges et les racines contre la venue des temps frileux. C'est une grande leçon qu'il ne faut pas oublier un instant !

Lorsque la femme a atteint la quarantaine, c'est le moment de se mettre en garde contre les agents qui vont l'assaillir et auxquels elle succombera, si elle n'est pas suffisamment armée pour résister.

Entre quarante et cinquante ans, la femme subit une transformation constitutionnelle dans laquelle tout son être se trouve ébranlé ; c'est un changement d'organisme presque complet, une initiation intérieure dont le système entier est affecté.

La moindre entrave à l'accomplissement paisible de l'œuvre de la nature peut être fatale pour la femme chez qui il se produit. Il faut que ce changement se fasse sans secousse, sans entrave et qu'en aucun lieu du corps où il s'exerce, il ne se heurte à un point faible ou incapable de résister au travail, à l'évolution interne qui s'accomplit.

De même que l'on voit les digues les plus solides se rompre et livrer passage à des torrents dévastateurs, lorsque la plus légère fissure peut laisser passage au fléau ; de même que la paille laissée dans l'orifice peut causer la moindre brisure dans des pièces d'apparence formidable ; de même aussi, lorsque notre système travaille, lorsque la nature se livre aux merveilleuses transformations organiques dont elle a conçu et établi les lois, il importe que la résistance soit égale dans toutes les parois sur lesquelles elle agit, que tous les rouages qu'elle met en mouvement aient une force égale, propre à supporter les immenses efforts de la chimie organique en opération, des molécules en mouvement, des atômes en contact.

Est-ce assez dire que cette époque, que cet âge critique que la femme doit traverser exige une préparation, une sollicitude de tous les moments ?

Il n'y a pas de force qui fasse, de solidité apparente qui rassure ; il faut à toutes les femmes un traitement spécial, régulier, raisonné pour triompher des dangers de cette période cruelle.

Les avertissements ne manquent pas et bien imprévoyantes seraient les femmes qui les négligeraient.

Lorsque s'approche l'âge de transformation, l'âge critique, des symptômes bien significatifs se produisent ; ce sont des sensations d'engourdissements dans les membres ; de lourdeur dans les extrémités, des éblouissements, des faiblesses, une lassitude invincible, qui indiquent que la nature se prépare à opérer, que le laboratoire humain est en action.

C'est le moment où la femme, si elle veut se réserver une vieillesse heureuse et calme, un grand âge paisible, absent d'infirmités et de troubles, doit s'adresser aux docteurs spécialistes qui lui ordonneront un traitement en rapport avec son état.

Il ne s'agit pas alors d'opérations ; aucune ne pourrait venir en aide à l'action naturelle ; ce qu'il importe, c'est de suivre un régime fortifiant, de prendre des adjuvants qui facilitent l'œuvre interne, qui secondent le travail organique de ces fortifiants, de ces adjuvants, il n'en est pas de plus énergiques, de plus efficaces que les PILULES ROUGES de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, dont la renommée est universelle, dont la réputation est répandue dans le monde entier.

Il y a quelque chose qui parle plus haut que les articles de journaux, c'est la voix populaire L'éloge des PILULES ROUGES de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE est dans toutes les bouches. Dans tout le Canada, dans les Etats-Unis, à l'Est comme à l'Ouest, le nom de cet excellent remède est dans les bouches de milliers de femmes qui ont été sauvées, qui ont dû à ce traitement la tranquillité dans l'âge mûr, la sérénité d'une vieillesse heureuse et calme.

FEMMES qui traversez cette grande époque de votre existence, n'hésitez donc pas un seul instant à consulter les Médecins Spécialistes de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE qui vous prodigueront les bons avis et les bons conseils. Leur traitement est infaillible, il est éprouvé par des années d'expérience qu'attestent des milliers de certificats, de remerciements et d'éloges.

Ne perdez pas une minute, ne laissez pas écouler une année après que la quarantaine aura sonné sans vous adresser à ces dévoués conseillers, qui vous armeront contre les difficultés de la période qui se prépare et vous permettront d'en traverser victorieusement les troublantes épreuves. Si vous suivez cet avis que nous vous donnons en toute sincérité et en toute confiance, vous écarterez loin de vous les affres de la débilité sénile. Combien il sont appréciables les bienfaits d'une belle vieillesse saine et robuste ! Combien est heureuse, la femme qui ayant joui de toutes les extases d'une jeunesse heureuse, des plaisirs et des splendeurs d'un âge mûr vigoureux, peut savourer les joies d'une belle vieillesse. Aïeule ou grand'mère, réunissant autour d'elle une heureuse famille anxieuse de répondre à ses moindres désirs, d'épier le plus simple incident qui amène dans ses yeux un sourire, empressée d'écouter ses avis et de lui donner la place d'honneur dans ses réunions ; voilà l'idéal auquel rêve la femme qui a atteint la quarantaine !

Les peintres nous représentent nos grand-mères si alertes, si coquettes, si actives encore dans leur séduisante vieillesse, et nous-mêmes, nous avons tous vu de ces belles et sereines ancêtres dont l'éternelle verdeur fait l'admiration de tous ceux et de celles qui les approchent.

N'oubliez pas que c'est par un soin incessant, par une prévision qui ne s'endort jamais, par une observation rigoureuse des règles de la santé et de l'hygiène, par un traitement raisonné, énergique et efficace comme celui des PILULES ROUGES de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE qu'elles ont obtenu de jouir des bienfaits d'une belle vieillesse.

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

274, Rue St-Denis, Montreal.

Milburn's Sterling Headache Powders give women prompt relief from monthly pains and leave no bad after effects whatever. Be sure you get Milburn's. Price 10 and 25 cents. All dealers.

CATALOGUE GRATIS
Si demande nous enverrons notre nouveau catalogue de LIVRES POUR TOUS. Ouvrages populaires. Choix de 500 volumes pour tous les goûts. Prix 5c à $1.25 le volume. Ecrivez :
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN
256 RUE ST-PAUL, MONTREAL, QUE. (5)

TOUT ENFANT PRENDRA le Vegetable Worm Syrup de McLean. C'est toujours le même remède, sûr, agréable au goût et efficace ; mais faites attention que ce soit le Vegetable Worm Syrup de McLean.